

Shakespeare
Tout est bien
qui finit bien



Humanis

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

Comédie

William Shakespeare

Traduit par François Pierre Guillaume Guizot

Edition originale :

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPEARE

TRADUCTION DE M. GUIZOT

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE AVEC UNE ÉTUDE SUR

Volume 3

*Timon d'Athènes – Le Jour des Rois – Les deux gentilshommes de Vérone – Roméo et Juliette
– Le Songe d'une nuit d'été – **Tout est bien qui finit bien.***



PARIS

*À LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS*

1862



Table des matières

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 12 illustrations - 45 notes de bas de page - Environ 195 pages au format Ebook.
Sommaire interactif avec hyperliens.*

<u>TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN.....</u>	<u>2</u>
<u>À PROPOS DE CETTE ÉDITION.....</u>	<u>5</u>
<u>NOTES ET RÉSUMÉ.....</u>	<u>6</u>
NOTICE SUR TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN.....	6
RÉSUMÉ.....	8
ANALYSE.....	9
PERSONNAGES.....	11
<u>ACTE PREMIER.....</u>	<u>12</u>
SCÈNE I.....	12
SCÈNE II	-
SCÈNE III	-
<u>ACTE DEUXIÈME</u>	<u>-</u>
SCÈNE I	-
SCÈNE II	-
SCÈNE III	-
SCÈNE IV	-
SCÈNE V	-
<u>ACTE TROISIÈME</u>	<u>-</u>
SCÈNE I	-
SCÈNE II	-
SCÈNE III	-

SCÈNE IV	-
SCÈNE V	-
SCÈNE VI	-
SCÈNE VII	-

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I	-
SCÈNE II	-
SCÈNE III	-
SCÈNE IV	-
SCÈNE V	-

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I	-
SCÈNE II	-
SCÈNE III	-
ÉPILOGUE	-

À PROPOS DE CETTE ÉDITION

Cette édition pour livre numérique a été réalisée par les éditions Humanis.

Nous apportons le plus grand soin à nos éditions numériques en incluant notamment des sommaires interactifs ainsi que des sommaires au format NCX dans chacun de nos ouvrages. Notre objectif est d'obtenir des ouvrages numériques de la plus grande qualité possible.

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, nous vous serions infiniment reconnaissants de nous les signaler afin de nous permettre de les corriger. Tout mail qui nous sera adressé dans ce but vous donnera droit au remboursement de votre ouvrage.



Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

<http://www.editions-humanis.com>

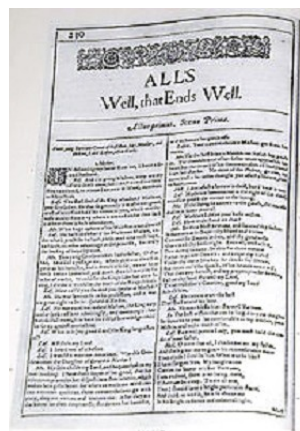
Luc Deborde
BP 30513
5, rue Rougeyron
Faubourg Blanchot
98 800 - Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com

ISBN : 979-10-219-0016-5 – Août 2012

Illustration de couverture : John William Wright

La version du texte proposée dans cette édition est celle de l'édition originale des « Œuvres complètes de Shakespeare » réalisée par Librairie académique Didier et Cie et composée de 8 volumes et plus précisément, de la réédition de cette série, réalisée entre 1862 et 1863. La numérisation choisie est celle réalisée par « The Internet Archive » et diffusée par le projet Gutenberg.



*Facsimile de la première page
du premier Folio de « All's Well that Ends Well »
publié en 1623.*

NOTES ET RÉSUMÉ

NOTICE SUR TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

Par François Pierre Guillaume Guizot - 1821



*Illustration de Audibran.
The University of Michigan
Special Collections Library*

C'est à une des plus intéressantes nouvelles de Boccace que nous devons cette pièce. En voici les principaux événements que Shakespeare a transportés sur la scène en leur donnant une nouvelle vie, par ce charme de sensibilité et cette verve comique qui lui manquent si rarement.

Un grand médecin, appelé Gérard de Narbonne, avait laissé une fille qui, élevée dans le palais du comte de Roussillon, avait conçu l'amour le plus tendre pour son fils unique, le jeune Bertrand. Celui-ci fut mandé à la cour après la mort de son père, et la pauvre Gillette, c'était le nom de la fille de Gérard, resta en Roussillon bien résolue de n'avoir jamais d'autre époux que Bertrand.

Bientôt elle apprit que le roi souffrait beaucoup d'une fistule déclarée incurable ; son père lui avait légué plusieurs secrets de son art, et Gillette conçut l'espoir de guérir le monarque. Elle se rendit à Paris. Le roi lui promit que, si son remède réussissait, il la marierait avec l'homme le plus noble et le plus riche du royaume, qu'elle choisirait elle-même. Il fut guéri et Gillette demanda le comte Bertrand.

Celui-ci se crut déshonoré par une alliance au-dessous de son rang ; mais le roi commanda en maître, il fallut obéir. Aussitôt après la célébration du mariage, le comte Bertrand partit pour la Toscane et prit du service parmi les Florentins alors en guerre avec les Siennois. Gillette s'en retourna en Roussillon d'où elle envoya dire au comte que, si sa présence était la cause de son exil volontaire, elle s'éloignerait pour toujours. Bertrand lui fit répondre qu'il était fermement résolu de ne point vivre avec elle jusqu'au jour où elle serait en possession de son anneau, et aurait un fils de lui. Il croyait exiger l'impossible ; mais Gillette déguisée en pèlerine, partit pour Florence où elle logea chez une veuve, qui, sans la connaître, lui apprit que le comte de Roussillon était amoureux d'une de ses voisines, jeune, belle et vertueuse quoique pauvre. Gillette fut trouver la mère de sa rivale, se découvrit à elle et lui promit une forte récompense si elle voulait favoriser ses projets. On fit dire au comte que la jeune fille céderait à ses vœux, mais qu'elle demandait son anneau pour gage de sa foi. Bertrand envoya son anneau et s'empressa d'aller à une heure fixée au rendez-vous qui lui fut donné. Ce fut

Gillette qui le reçut dans ses bras et qui répéta plusieurs fois cette innocente supercherie, jusqu'à ce que des signes évidents de grossesse vinsent accomplir tous ses souhaits. Enfin le comte, instruit de l'absence de sa femme et cédant aux instances de ses vassaux, revint dans sa patrie. Cependant Gillette mit au monde deux enfants jumeaux qui ressemblaient beaucoup à leur père ; elle se rendit elle-même en Roussillon après ses couches, et y arriva le jour où son époux donnait un grand festin. La pèlerine se présenta au milieu de l'assemblée portant ses deux enfants sur ses bras. Elle se jeta aux genoux du comte, lui donna l'anneau et lui avoua tout. Bertrand touché reçut Gillette pour son épouse.

Tout ce que Shakespeare a ajouté à ce fond, déjà si intéressant, n'est pas également heureux et probable. L'obstination et la pétulance de Bertrand sont bien peintes ; mais son caractère nous semble odieux ; c'est un gentilhomme sans générosité, lâche, ingrat et menteur éhonté. Le poète devait aux vertus d'Hélène et à la morale de le punir ; mais il avait peut-être malgré lui de l'indulgence pour le fils de cette comtesse si bonne et si aimable, et que sa sagesse et sa tendresse pour Hélène élèvent au-dessus de tous les préjugés ridicules de la naissance. Shakespeare n'a peut-être pas osé être trop sévère pour celui qu'aimait cette même Hélène, si douce et si modeste malgré la position critique où l'a placée le sot orgueil de Bertrand ; on devine ce sentiment du poète dans la conduite du roi, dont la reconnaissance ingénieuse eût craint d'humilier sa bienfaitrice dans son époux.

Le personnage comique de la pièce est un peu usé sur le théâtre depuis que nous y avons tant de fanfarons de la même famille ; mais Parolles et ses aventures ont passé en proverbe en Angleterre. La scène du tambour est digne de Molière, et nous apprécierions encore davantage Parolles, si nous ne connaissions pas Falstaff.

Selon Malone, cette pièce aurait été composée en 1598.

RÉSUMÉ

Par Luc Deborde selon Wikipedia

Hélène, orpheline d'un médecin célèbre et pupille de la comtesse de Roussillon, et désespérément amoureuse du fils de la comtesse, le comte Bertrand, qui a été envoyé à la cour du roi de France. Malgré sa beauté et ses qualités naturelles, Hélène n'a aucun espoir d'attirer Bertrand, car elle est de basse naissance alors qu'il est noble. Cependant, quand un mot lui apprend que le roi est malade, elle se rend à Paris et, utilisant les talents que son père lui a transmis, le soigne de la fistule dont il souffre. En récompense, elle se voit offrir la possibilité d'épouser tout homme du royaume. Elle choisit Bertrand. Son nouveau mari est consterné cette nouvelle. Peu de temps après la noce, il fuit la France, accompagné par un scélérat nommé Parolles, pour combattre dans l'armée du duc de Florence.

Hélène retourne à la maison de la comtesse, et reçoit une lettre de Bertrand qui l'informe qu'il ne sera jamais son conjoint, à moins qu'elle ne parvienne à lui glisser sa bague au doigt et à tomber enceinte de lui, ce qui, déclare-t-il, n'arrivera jamais. La comtesse, qui aime Hélène et approuve son mariage, tente de la reconforter, mais la jeune femme éperdue de douleur quitte le Roussillon, envisageant de faire un pèlerinage religieux.

Pendant ce temps, à Florence, Bertrand est devenu général dans l'armée du duc. Hélène qui arrive dans cette ville, découvre que son mari tente de séduire Diana, la fille d'une veuve sympathique. Diana veut rester vierge et propose son aide à Hélène. Elle offre « sa » bague à Bertrand comme gage de son amour (elle offre en réalité la bague d'Hélène), et lorsqu'il vient dans sa chambre une nuit, Hélène a pris sa place. Ils ont des rapports sexuels sans que Bertrand se doute qu'il couche avec Hélène. Pendant ce temps, deux seigneurs de l'armée accusent Parolles d'être un lâche et un vaurien, et Bertrand lui renie son amitié. Des faux messagers propagent la rumeur qu'Hélène est morte, et comme la guerre tire à sa fin, Bertrand décide de rentrer en France. Sans qu'il le sache, Hélène le suit, accompagnée de Diana et de la veuve.

En Roussillon, tout le monde fait semblant de porter le deuil d'Hélène. Le roi est en visite, et consent à un mariage entre Bertrand et la fille d'un vieux partisan nommé Lafeu. Cependant, il remarque au doigt de Bertrand la bague qui appartenait à Hélène. C'est le cadeau qu'il lui avait fait lorsqu'elle lui avait sauvé la vie. Bertrand est bien en peine d'expliquer d'où elle provient. Diana et sa mère interviennent alors pour expliquer la supercherie conçue par Hélène. Cette dernière informe son mari que les deux conditions qu'il avait posé à la réalisation de leur union ont été remplies. Bertrand accepte les affirmations de sa femme, mais dans la plupart des interprétations modernes de la pièce, il garde son amertume.



Illustration de Arthur Rackham - 1909

ANALYSE

Par Luc Deborde selon Wikipedia

Tout est bien qui finit bien (*All's Well That Ends Well* en anglais) est une comédie écrite par William Shakespeare, probablement entre 1601 et 1608. Une théorie historique récente postule que Middleton aurait collaboré avec Shakespeare à l'écriture de cette pièce (Laurie Maguire dans *The Times Literary Supplement* du 19 April 2012 - "Many Hands - A New Shakespeare Collaboration ?").

Cette pièce est souvent classée dans les comédies « à problème » parce qu'elle ne peut être considérée ni tout à fait comme une comédie ni comme une tragédie. C'est une des pièces de Shakespeare les moins jouées, en partie à cause de l'étrange mixité de logique de conte de fée et de réalisme cynique.

Le personnage d'Hélène a été critiqué par les auteurs de l'époque victorienne qui la jugeaient dépourvue de féminité en raison de sa force de caractère. Le public moderne aurait plutôt tendance à critiquer la faiblesse que représente son absolue fidélité à un époux indigne.

L'amour d'Hélène pour le si peu aimable Bertrand semble difficile à expliquer en première lecture, mais une fois la pièce mise en scène, il peut être rendu acceptable si l'acteur choisi est doté d'un charme irrésistible ou s'il donne à ce personnage un aspect naïf et innocent qui peut rendre crédible son inaptitude à l'amour, même si, comme Hélène et le public peuvent le constater, il est capable d'émotions. Cette dernière forme d'interprétation pourrait également justifier la scène finale dans laquelle Bertrand passe subitement de la haine à l'amour en une seule réplique. Cette fameuse réplique est réputée pour être d'une grande difficulté d'interprétation pour les partisans du réalisme psychologique. Toutefois, certains des lectures alternatives insistent sur le "si" dans sa promesse équivoque : « Si elle peut me prouver cela clairement, je veux, mon prince, l'aimer tendrement, à jamais, à jamais. » Ce "si" peut laisser entendre qu'il n'y a pas eu le moindre changement de sentiments de la part de Bertrand. Dans certaines mises en scène, telles que celle du *National Theatre* en 2009, Bertrand fait sa promesse de façon neutre et à la fin de la pièce, alors qu'il tient la main d'Hélène, il jette un public un regard de désarroi, suggérant qu'il n'a fait que sauver la face devant le roi.

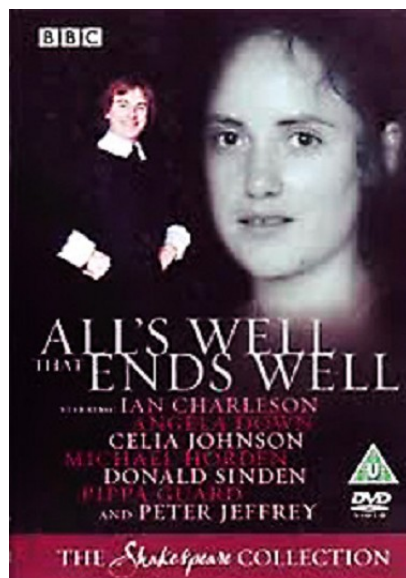
Beaucoup de critiques estiment que la fin tronquée est décevante et la conversion de Bertrand trop soudaine. Diverses explications ont été proposées à ce sujet, dont (comme souvent lorsque l'on trouve un défaut à Shakespeare), une portion de texte manquante. Certains suggèrent que la conversion de Bertrand se doit de revêtir un caractère soudain et presque « magique » pour apporter d'avantage de crédits à la puissance de persuasion d'Hélène.

On pourrait faire valoir que la forme conditionnelle de la reddition de Bertrand offre un caractère comique, compte tenu de l'immense difficulté des tâches qu'il avait tout d'abord fixées à Hélène. Il promet à présent de l'aimer « à jamais, à jamais » si elle remplit la condition infiniment plus simple d'expliquer comment elle est parvenue à ses fins.

En dépit de ses comportements choquants, Bertrand peut apparaître comme séduisant. Le tournage de la mise en scène de 1967 avec Ian Richardson a malheureusement été détruit, mais différents témoignages (dont le compte rendu de *The New Cambridge Shakespeare* en 2003), affirme que le personnage de Bertrand y était sympathique et même charmant. Celui de Ian Charleson (dans la version à succès de la BBC en 1981) est froid et égoïste, mais toujours séduisant. En 1992, dans la version de Richard Monette, David Snellgrove campe un Bertrand jeune et immature.

Le personnage de la comtesse de Roussillon est plus facilement admirable. Pour Georges Bernard Shaw, c'est même « le rôle de femme âgée le plus beau qui ait jamais été écrit ». Ce personnage est très prisé des actrices de théâtre d'un certain âge. Dans les mises en scène

anglaises modernes, ce rôle est fréquemment interprété par de grandes vedettes confirmées telles que Judi Dench ou Peggy Ashcroft.



Affiche de la version de la BBC en 1981

PERSONNAGES

LE ROI DE FRANCE.

LE DUC DE FLORENCE.

BERTRAND, comte de Roussillon.

LAFEU, vieux courtisan.

PAROLLES ¹, parasite à la suite de Bertrand.

PLUSIEURS JEUNES SEIGNEURS FRANÇAIS, qui servent avec Bertrand dans la guerre de Florence.

UN INTENDANT, au service de la comtesse de Roussillon.

UN PAYSAN BOUFFON, au service de la comtesse de Roussillon.

LA COMTESSE DE ROUSSILLON, mère de Bertrand.

HÉLÈNE, protégée de la comtesse.

UNE VIEILLE VEUVE de Florence.

DIANE, fille de cette veuve.

VIOLENTA, voisine et amie de la veuve.

MARIANA ², voisine et amie de la veuve.

SEIGNEURS DE LA COUR DU ROI, UN PAGE, OFFICIERS, SOLDATS FRANÇAIS ET FLORENTINS.



La scène est tantôt en France, tantôt en Toscane.

¹ *Parolles*, mauvaise orthographe de notre mot *parole*.

² Personnage muet qui ne paraît qu'une fois.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

On est en Roussillon. Appartement dans le palais de la comtesse.

Entrent BERTRAND, LA COMTESSE DE ROUSSILLON HÉLÈNE ET LAFEU, tous en deuil.

LA COMTESSE – En laissant mon fils se séparer de moi, j'enterre un second époux.

BERTRAND – Et moi, en m'éloignant, madame, je pleure de nouveau la mort de mon père : mais il me faut obéir aux ordres de Sa Majesté. Devenu son pupille³, je suis plus que jamais dans sa dépendance.

LAFEU – Vous, madame, vous retrouverez un époux dans la bonté du roi. (*A Bertrand.*) Et vous, seigneur, un père. Un roi, qui dans tous les temps est si universellement bon, doit nécessairement conserver sa bienveillance pour vous, dont le mérite la ferait naître là où elle manquerait bien loin de ne la pas trouver là où elle abonde.

LA COMTESSE – Que peut-on espérer de la guérison du roi ?

LAFEU – Madame, il a congédié tous ses médecins. Sous leur direction, il a fatigué le temps de ses espérances, sans trouver d'autre avantage dans leurs remèdes que de perdre l'espérance avec le temps.

LA COMTESSE – Cette jeune personne avait un père (oh ! *avait !* que ce mot réveille un triste souvenir !) dont la science égalait presque la probité. Si elle eût été aussi loin, il aurait rendu la nature immortelle, et la mort aurait pu jouer faute d'ouvrage. Plût à Dieu que pour le bonheur du roi il fût encore vivant ! je crois qu'il aurait été la mort de sa maladie.

LAFEU – Comment l'appeliez-vous, madame, cet homme dont vous parlez ?

LA COMTESSE – Il était fameux, monsieur, dans son art, et il avait bien mérité de l'être ; – Gérard de Narbonne.

LAFEU – C'était vraiment un habile homme, madame. Le roi parla de lui dernièrement avec beaucoup d'éloges et de regrets. Il avait assez de science pour vivre encore, si la science pouvait être un préservatif du trépas.

BERTRAND – Quel est le mal, mon bon seigneur, qui mine les jours du roi ?

LAFEU – Une fistule, seigneur.

BERTRAND – Je n'avais jamais entendu parler de ce mal.

LAFEU – Je voudrais bien qu'il fût encore inconnu – Cette jeune personne est donc la fille de Gérard de Narbonne ?

LA COMTESSE – Sa seule enfant, seigneur, et léguée à mes soins. J'ai d'elle toutes les bonnes espérances que promet son éducation. Elle hérite de ces heureuses dispositions qui embellissent encore les beaux dons de la nature ; car, lorsqu'un naturel pervers est doué d'aimables qualités, ces éloges sont mêlés de pitié, puisque ces qualités sont à la fois des vertus et des traîtres : chez Hélène, elles sont relevées encore par sa simplicité ; elle a reçu la vertu de la nature, et elle a su se rendre parfaite.

LAFEU – Vos louanges, madame, font couler ses larmes.

³ Les enfants mineurs des grands seigneurs féodaux étaient les pupilles du monarque.

LA COMTESSE – C'est la meilleure manière dont une jeune fille puisse assaisonner l'éloge qu'elle entend d'elle. Le souvenir de son père n'approche jamais de son cœur que la violence de son chagrin ne prive ses joues de tout signe de vie. N'y pensez plus, Hélène : allons, plus de larmes ; on pourrait croire que vous affectez plus de tristesse que vous n'en ressentez.

HÉLÈNE – J'ai l'air triste, en effet ; mais je le suis réellement.

LAFEU – Des regrets modérés sont un tribut que l'on doit aux morts : le chagrin excessif est l'ennemi des vivants.

HÉLÈNE – Si les vivants sont ennemis du chagrin, il se détruit bientôt par son excès même.

BERTRAND – Madame, je demande votre bénédiction.

LAFEU – Comment entendons-nous cela ?

LA COMTESSE – Reçois ma bénédiction, Bertrand. Ressemble à ton père par tes actions comme par tes traits. Que la noblesse de ton sang et ta vertu rivalisent en toi, et que ton mérite partage avec ta naissance. Aime tous les hommes ; fie-toi à quelques-uns ; ne fais tort à aucun. Fais craindre plutôt que sentir ta puissance à ton ennemi. Garde ton ami sous la clef de ta propre vie. Qu'on te reproche ton silence, et jamais d'avoir parlé. Que toutes les grâces que le ciel voudra t'accorder encore et que mes prières importunes pourront lui arracher, pleuvent sur ta tête ! Adieu, seigneur – Ce jeune homme est un courtisan bien novice. Mon cher seigneur, conseillez-le.

LAFEU – Il ne peut manquer de recevoir les meilleurs conseils, si son amitié veut les écouter.

LA COMTESSE – Que le ciel te bénisse ! Adieu, Bertrand.

(Elle sort.)

BERTRAND, à Hélène – Que tous les vœux qui peuvent se former dans votre cœur soient vos serviteurs ! Soyez la consolation de ma mère, votre maîtresse, et qu'elle vous soit chère.

LAFEU – Adieu, ma belle enfant. Vous devez soutenir la réputation de votre père.

(Bertrand et Lafeu sortent.)

HÉLÈNE – Oh ! si c'était tout ! – Je ne pense plus à mon père ; et ces grosses larmes honorent plus sa mémoire que celles que j'ai répandues pour lui – A qui ressemblait-il donc ? Je l'ai oublié. Mon imagination ne conserve aucune image que celle de Bertrand. Je suis perdue ; il n'y a plus de vie, plus de vie pour moi, si Bertrand s'éloigne de ces lieux. Autant vaudrait que je fusse éprise de quelque étoile brillante, et que je songeasse à l'épouser ; tant il est au-dessus de moi ! Il faut que je me contente de recevoir les obliques rayons de sa lumière éloignée. Je ne puis arriver jusqu'à sa sphère : ainsi l'ambition de mon amour est son propre tourment. La biche qui voudrait s'unir avec le lion doit mourir d'amour. Il m'était doux, quoique ce fût une souffrance, de le voir à toute heure, de m'asseoir devant lui, et de pouvoir graver le bel arc de ses sourcils, son œil fier et ses cheveux bouclés, sur la table de mon cœur, ... mon cœur trop prompt à retracer tous les traits et les particularités de son visage chéri. Mais à présent le voilà parti, et mon amour idolâtre va sanctifier ses reliques – Qui vient ici ? – *(Entre Parolles.)* Un homme de sa suite, que j'aime à cause de Bertrand ; et cependant je le connais pour un menteur avéré. Je le regarde comme aux trois quarts sot, et comme un lâche parfait. Cependant toutes ces mauvaises qualités lui vont si bien qu'elles trouvent un asile, tandis que la vertu, d'une trempe d'acier, se morfond exposée aux injures de l'air. Aussi voyons-nous très-souvent la Sagesse glacée au service de la Folie pompeusement parée.

PAROLLES – Dieu vous garde, belle reine !

HÉLÈNE – Et vous aussi, monarque !

PAROLLES – Monarque ? non.

HÉLÈNE – Ni reine non plus.

PAROLLES – Étiez-vous là occupée à méditer sur la virginité ?

HÉLÈNE – Oui. Vous avez quelque chose de l'air d'un guerrier. Il faut que je vous fasse une question : l'homme est l'ennemi de la virginité ; par quel moyen pouvons-nous la défendre contre ses attaques ?

PAROLLES – Tenez-le à distance.

HÉLÈNE – Mais il nous assiège ; et notre virginité, quoique vaillante à la défense, est faible pourtant. Enseignez-nous donc quelque expédient guerrier pour la résistance.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>